

a guidebook to the buildings preserved by a people aware of the importance of their heritage.

Margaret ANGUS,
Kingston, Ontario.

* * *

Dictionnaire biographique du Canada. IX: 1861-1870. Frances G. HALPENNY, ed., Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1976.

Le Dictionnaire biographique du Canada vient de nous livrer, avec la parution du volume IX, une nouvelle tranche de la vie du XIX^e siècle en Amérique du Nord britannique. C'est une œuvre riche et précieuse. Elle servira d'outil indispensable tant à ceux qui cherchent à connaître dans toute sa richesse et sa diversité l'époque allant de 1810 à 1870 qu'à ceux qui veulent des renseignements particuliers sur certains personnages décédés entre 1861 et 1870. Et voilà la grande valeur de ces 524 biographies. Elles évitent pour la plupart l'énumération fastidieuse de détails biographiques pour nous brosser un tableau de la vie sociale, politique, économique, artistique et religieuse des colonies britanniques. Ce volume, le cinquième dans la série, s'ajoute au volume X, paru en 1972, et le rend plus complet. Il atteint en cela le but que se sont fixés les directeurs du *Dictionnaire* de donner à leur œuvre une certaine concentration.

Les biographies témoignent des différences marquantes qui existent entre les régions de l'Amérique du Nord britannique. En dernière analyse, c'est le projet de confédération, apparaissant en filigrane dans le volume, qui lie ces colonies ensemble. Dans l'ouest, le style de vie, rude et primitif, a très peu changé depuis le régime français. En Colombie britannique, les explorateurs comme Simon Fraser cèdent la place aux mineurs venus de la Californie en quête d'or. Chartres Brew, un fonctionnaire britannique nommé « commissaire de l'or », atteste l'importance de cette nouvelle activité économique qui intéresse aussi fortement le gouverneur Seymour.

Dans les prairies, la population est insignifiante, dispersée et soumise à la Compagnie de la Baie-d'Hudson qui règne en maître féodal. La présence indienne et métisse se fait davantage sentir avec des personnages tels que Maskepetoon, Peguis, Louis Riel, père. L'élite sociale, d'origine écossaise comme Mactavish ou Hargrave, est liée à la gestion de la Compagnie et au gouvernement de cet immense territoire. Le commerce des fourrures peut enrichir. Les frères Larocque nous en donnent un bel exemple. Hélas! Leurs entreprises sont sans lendemain puisqu'ils finissent leurs jours chez les Sœurs Grises qui recueillent une bonne partie de leur succession. Cependant, c'est aux capitalistes métropolitains, je pense en particulier à Edward Ellice, que reviennent les gros profits du commerce des fourrures. Cet homme incarne le phénomène que Ronald Robinson et John Gallagher appellent « l'impérialisme du libre-échange ». Ellice peut bien se permettre à Londres de préconiser le gouvernement responsable et la confédération pour l'Amérique du Nord britannique puisqu'il sait fort bien que ces colonies demeureront des satellites de la « City ». Et comment s'étonner qu'un Sir Edmund Walker Head qui, ayant prôné la confédération lorsqu'il était gouverneur général du Canada, soit promu gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson lors de sa rentrée à la « City ».

À l'est du continent, c'est tout un autre monde. Les colonies sont en voie de développement et de raffinement. Elles se font gloire de posséder les moyens de transport les plus modernes et même des intellectuels et des excentriques. Chacune d'elles a depuis plus ou moins longue date ses propres institutions qui s'affermissent et se diversifient. De belles fortunes s'édifient dans le transport (Cunard, Yeo, Moffatt), dans le bois (Price), et dans la brasserie (Molson, Dow, Labbatt). Ces colonies sont bien intégrées à l'âge du capital. Néanmoins les traits qu'elles partagent entre elles ne sauraient masquer certaines dissemblances. Chaque colonie maritime réclame ses propres traditions. À Terre Neuve, le sectarisme religieux qui atteint toute la vie de l'île et que l'on observe dans les biographies de Mullock, de Bannerman et de O'Brien nous rapproche plus de l'Irlande que du Québec. La politique de l'île du Prince Édouard a de particulier qu'elle tourne autour de l'Absentéisme, comme en témoigne la vie de Whelan. Aucune des colonies atlantiques ne connaît de rébellion. Au contraire, Sir Samuel Cunard nous montre à quel point réformistes et conservateurs peuvent s'entendre en Nouvelle Écosse.

Soulignant le rôle prépondérant de la politique dans les affaires coloniales, M^{sr} George Conroy écrivait au Saint Siège qu'au Canada « tutto à politica ». Le volume IX confirme cette observation puisque les hommes politiques y ont bon gré mal gré la part du lion. Pour le Haut Canada, la guerre de 1812 représente une expérience formatrice de l'évolution idéologique et de la psychologie collective. Mais elle sert plus particulièrement de tremplin politique à un Strachan, à un Robinson, à un Merritt, à un McNab. Contre cette élite dominante dont le comportement n'a rien de monolithique se dressent les réformistes : Mackenzie, Gourlay, Rolph, Duncombe. Leurs biographes ne les épargnent guère. L'image collective qui ressort de ce volume est celle de perpétuels mécontents, capricieux, irréflichés et excessifs, si bien qu'on est porté à douter de leur engagement à la cause de la réforme.

Sur ce chapitre, les parallèles avec le Bas-Canada sont frappantes. On retrouve chez Viger et chez les jeunes Morin et La Fontaine le même conservatisme social, le même verbalisme effréné, les mêmes réticences face à l'action que chez leurs confrères du Haut Canada. La biographie de Viger s'avère précieuse parce qu'elle évoque le contexte social et politique de cette époque, quoiqu'on eût préféré moins de conjectures sur le rôle de Viger dans la rébellion. En somme, peu de personnages sortent indemmes de ces événements sauf peut-être Wolfred Nelson qui se rachète par son dévouement à la médecine sociale. Mais si certains héros d'antan perdent pour toujours leur auréole, le biographe de Colborne tente de réhabiliter le « vieux brulot » aux yeux de ses lecteurs.

L'ère du gouvernement responsable nous est décrite en détail dans les pages consacrées au gouverneur Elgin et aux hommes politiques tels que La Fontaine, Morin, E. P. Taché, Daly, Blake, Wakefield. Les réformes présentées par une succession de ministères ne pourraient cependant masquer le conservatisme foncier, pour ne pas dire la corruption, de la vie politique, malgré un J.B.E. Dorion, un Daoust, qui se révèlent plus penseurs qu'hommes d'action. Le dicton de McNab « Railways are my politics » nous dit à quel point les étiquettes politiques sont creuses pendant ces années.

Dans ce climat de conservatisme social et politique, la religion prospère. Elle recouvre le terrain perdu à l'indifférence et ayant accru ses effectifs passe à l'offensive. Ce qui distingue le clergé de cette époque, qu'il soit catholique ou protestant, c'est son zèle et son dynamisme presque sans borne. Il est partout. Son souci pour les indigènes demeure ferme et constant au dix-neuvième siècle, comme nous le montrent les biographies de Maurault, de Cooke et de Cochran.

Les épidémies de choléra qui éclatent avec l'arrivée massive d'immigrants d'outre-mer réunissent un Baillargeon, un Strachan, un Mountain et tant d'autres ecclésiastiques dans une même œuvre de dévouement. Et comment peut-on parler d'éducation au Canada sans invoquer les noms Strachan, Fulford, Machar, Leitch, Turgeon, Casault, Billaudèle? Mais d'autant plus impressionnante est l'impulsion que donne l'Église aux services sociaux dans une société qui s'industrialise et s'urbanise. Comme le soulignent fort bien les biographies de Lagorce, de Cadron, de Huot, ce sont les religieux qui peuvent offrir un élément de continuité à une population tiraillée entre la campagne et la ville. Enfin le volume IX nous permet de voir à quel point l'ingérence politique du clergé est chose courante dans toutes les colonies et chez la plupart des sectes religieuses, que ce soit la ferveur libérale d'un Mullock et d'un Forrester ou le penchant tory du clergé anglican du Haut Canada.

Dans les sociétés coloniales les plus vieilles, la vie de l'esprit commence à se cultiver. On est à la recherche de son identité et on tente d'exprimer tant bien que mal ce qu'il y a de particulier en Amérique du Nord britannique. Les auteurs Julia Beckwith et Thomas Haliburton manifestent les tensions qui subsistent chez eux entre les valeurs du nouveau monde et celles de l'ancien. Aussi révèlent-ils, avec l'inventeur Gesner, le dynamisme culturel des provinces maritimes.

Dans les deux Canadas, on se taille des mythes (Laura Secord et Jos Montferrand) et on se donne une identité surtout historique. C'est à ce titre que Garneau domine la production culturelle du siècle en Amérique du Nord britannique. Son œuvre a de remarquable qu'elle raffine le mythe de Montferrand et lui donne une dimension artistique. Même les anglophones connaissent son *Histoire du Canada* grâce à une traduction de Andrew Bell. Et pourtant nos devanciers lui préfèrent Ferland et Faillon dont les biographies dans le volume IX sont à la fois deux beaux essais dans l'histoire des idées. La manie pour l'histoire se voit aussi chez un Faribault qui fait copier et publier les documents canadiens préservés dans les archives françaises et américaines. Trois facteurs favorisent cette éclosion culturelle: les contacts avec l'Europe que Vattemare parmi d'autres encourage; les octrois du gouvernement que McGee veut intégrer à une politique nationale qui engloberait la vie culturelle; le patronnage de l'élite sociale qui est indispensable pour un Théophile Hamel et pour un Garneau.

Mentionnons enfin la bibliographie du volume IX. Elle constitue une véritable mine parce qu'elle réunit des sources primaires et secondaires si diverses. En diffusant des renseignements qui n'étaient peut-être pas aussi accessibles ni aussi concentrés auparavant, elle encourage une meilleure connaissance et utilisation des ressources historiques. C'est dire que la qualité de ce dictionnaire biographique est chose constante d'un bout à l'autre du volume.

Roberto PERIN,
York University.

* * *

MARGARET ORMSBY, ed. — *A Pioneer Gentlewoman in British Columbia. The Recollections of Susan Allison*. Vancouver: University of British Columbia Press, 1976. Recollections of the Pioneers of British Columbia Series, # 2.

Margaret Ormsby's edition of the recollections of a remarkable British Columbia pioneer is a most valuable piece of work. It is, according to her, the only first-hand account of a pioneer woman in B.C., and Allison was the only authority